

COLLECTION ESSAIS  
Série « Histoire »

Patrick Boucheron  
François Hartog

## L'HISTOIRE À VENIR

Avant-propos  
de Corinne Bonnet  
& Claire Judde de Larivière

ANACHARSIS

## Avant-propos

Mai 2017, L'histoire à venir naît à Toulouse. Ce nouveau festival, fruit de nombreux mois d'un travail collectif, exigeant et joyeux, se nourrit d'une volonté commune de placer l'histoire au cœur du débat public. Faire connaître des recherches en cours, interroger des objets d'étude nouveaux, originaux, inattendus, souligner leurs enjeux pour les sociétés d'aujourd'hui, tracer collectivement la voie de questionnements partagés dans lesquels l'histoire a son mot à dire : voilà le programme !

L'heureuse rencontre de plusieurs acteurs de la recherche, du livre et de la culture a permis à ce projet, porté par la librairie Ombres Blanches, le théâtre Garonne, les éditions Anacharsis et l'université de Toulouse, d'éclorre et de s'épanouir. Le succès de la première édition et l'accueil enthousiaste d'un public nombreux ont confirmé

En couverture : Lascaux, *La Salle des taureaux* (détail).

© akg-images/Pictures from History

ISBN : 979-10-92011-61-6

Diffusion distribution : Les Belles Lettres

© Anacharsis Éditions, 2018

43, rue de Bayard

31000 Toulouse

[www.editions-anacharsis.com](http://www.editions-anacharsis.com)

combien les échanges autour de la production des savoirs restent aujourd'hui encore l'une des clés de voûte de notre démocratie, le sel de la culture.

L'histoire à venir : derrière ce nom, qui exprime un espoir, une tension, l'envie d'inventer et de se déplacer sur l'arc du temps, se nouent des intentions et des débats intellectuels majeurs. Penser l'histoire à venir, c'est d'abord suspendre la frénésie du moment, faire le point, décentrer notre regard et se déprendre de nos habitudes de pensées.

De quelle manière chaque société se situe-t-elle dans le temps et s'inscrit-elle dans un rapport spécifique au passé, présent et futur ? « C'est la tension entre l'expérience et l'attente, écrit François Hartog, qui suscite de façon chaque fois différente des solutions nouvelles et qui engendre par là le temps historique. » Penser l'avenir, c'est réinvestir le passé de son sens, en évitant l'écueil du prophétisme. Comment l'historien peut-il diagnostiquer le présent ? Comment peut-on rouvrir l'histoire ? En quoi consisterait cette nouvelle « condition historique » ? En centrant la première édition de *L'histoire à venir*, intitulée « Du silex au Big Data », sur la question des

données et des traces, nous nous sommes efforcés de faire apparaître l'immense diversité des modes d'appréhension du passé, la texture sans cesse changeante de nos expériences historiques, dans le temps et dans l'espace : une « prolifération des passés », pour le dire avec François Hartog, qui semble défer l'entendement.

Nous voilà donc aujourd'hui, en 2018, pleins de nos passés communs et pourtant multiples, riches de nos expériences singulières et pourtant comparables autant que compatibles, tournés vers des « horizons d'attente » et un avenir par définition incertains. Inviter le public à débattre sur l'histoire à venir, c'est ainsi se pencher sur ce dont nous héritons, sur la manière dont les femmes et les hommes qui nous ont précédés ont affronté ce qui venait, ce qui allait advenir, les possibles du futur, qui sont à leur tour devenus notre passé. Un héritage écrit, raconté, restitué et restitué, mais jamais inépuisable. Penser l'histoire à venir, c'est s'approprier le passé diffracté par les sources et le projeter vers notre propre avenir/à venir, pour densifier notre rapport critique à ce qui peut arriver, s'en emparer avec moins de timidité, ou d'« inquiétude », pour reprendre le mot de Patrick Boucheron.

Le défi collectif revient en somme à se saisir des enjeux qui nourrissent les débats contemporains pour les mettre en perspective, grâce à notre connaissance du passé. Après le « siècle bref » – comme le qualifie Eric Hobsbawm – qu'a été le xx<sup>e</sup> siècle, nous voilà engagés à grande vitesse dans le xxi<sup>e</sup> siècle, époque de l'accélération, du discours attendu sur le temps insaisissable de nos vies rétrécies dans un espace pourtant globalisé. Le présent nous échappe tout en nous écrasant, rendu *omniprésent* justement, par les incessants effets de contemporanéité qu'offrent les flux tendus de connexion avec nos congénères. Assaillis par des présents innombrables et envahissants, presque sans filtres, nous semblons emportés par le courant de l'histoire. Dans un monde qui se transforme, vite et sans répit, nous perdons la disponibilité mentale nécessaire pour accompagner ces changements, les comprendre, les penser, les tailler à notre mesure. Prendre à bras-le-corps l'histoire à venir, c'est donc aussi cela : s'émanciper de la tyrannie du présentisme, s'arrêter un instant pour observer les inféchissements du monde, et réarticuler dans la longue durée les transformations que nous subissons ou impulsions. Ne rechignons pas au luxe de la capacité

critique sans céder au catastrophisme ambiant, « apocalypse pour temps présentiste », comme l'écrit encore François Hartog.

L'histoire telle qu'elle se donne à voir, à Toulouse, qui cherche le dialogue avec les citoyens, est produite par des chercheurs, des passionnés, des auteurs, des artistes, chacun et chacune profondément inscrit dans un temps et un lieu, appartenant à des « générations » différentes. L'histoire ne s'écrit pas aujourd'hui comme elle s'écrivait hier. Elle est un récit situé dans des moments et des espaces, d'où notre volonté d'un festival polyphonique, fruit de son époque. L'histoire que l'on y met en débat sera irremédiablement nuancée, approfondie, déplacée, contestée par les historiens de demain, et il faut s'en réjouir. Notre connaissance du monde est réfutable, et nos compréhensions en constante mutation. Réfléchir collectivement et publiquement à ce qu'est l'histoire à venir, entre expériences passées et horizons d'attente, c'est montrer au public des recherches en train de se faire, en donnant à voir les méthodes et la démarche analytique qui les ont nourries, en mettant en jeu les preuves et les raisonnements, en exposant les gisements documentaires qui les ont fondées, incomplets,

fragiles, muets tant que l'historien ne s'applique pas à les faire parler. Ce faisant, il s'agit de permettre le déploiement d'autres compréhensions du monde, encore non advenues, mais en germe dans nos propos et nos préoccupations actuelles.

Non, clame Patrick Boucheron, le passé n'est pas scellé ! Non, lui fait écho François Hartog, l'histoire n'est pas finie ! Se tourner vers le passé, c'est s'ouvrir à d'autres vies, d'autres expériences. « Si le passé a autorité sur nos vies, ce n'est pas parce qu'il les encombrerait du poids de la tradition. C'est parce qu'il élargit notre expérience, ou mieux, parce qu'il relance sans cesse l'idée d'expérience et, ce faisant, la rend possible à nouveau », insiste Patrick Boucheron. Il faut donc s'ouvrir généreusement aux « éclats de pensée » du passé, chercher ses traces, creuser ses sens multiples, inventer et réinventer l'ombre portée des vies d'hier, celle de Roland ou de Cola di Rienzo. En quelques mots : « la dignité de l'histoire, son énergie et sa volonté propre. »

L'histoire à venir continue. En 2018, la thématique abordée est celle d'« Humain, non-humain » et interroge l'histoire des frontières

de l'humain, en explorant les relations que les hommes ont entretenues hier et entretiennent aujourd'hui avec les non-humains, réels ou imaginés : animaux, nature, dieux, monstres, fantômes, machines, robots, extraterrestres, technologies... Ce sera, espérons-le, l'occasion de rencontrer de nouveaux publics et d'écrire à nouveau, ensemble, l'histoire à venir.

Pour L'histoire à venir,  
Corinne Bonnet  
& Claire Judde de Larivière

Patrick Boucheron

Écrire l'histoire  
des futurs du passé

De Walter Benjamin, dont elle disait qu'il avait « le don de penser poétiquement », Hannah Arendt a dressé le portrait inoubliable en chasseur de perles. Il est celui qui arrache au passé des « éclats de pensée » pour les rassembler ensuite autour de lui. « Comme le pêcheur de perles qui va au fond de la mer, non pour l'excaver et l'apporter à la lumière du jour, mais pour arracher dans la profondeur le riche et l'étrange, perles et coraux, et les porter, comme fragments, à la surface du jour, il plonge dans les profondeurs du passé, mais non pour le ranimer tel qu'il fut et contribuer au renouvellement d'époques mortes<sup>1</sup>. »

On ne peut ranimer le passé, puisque la tradition, c'est-à-dire l'autorité du passé se présentant à nous historiquement, est rompue. Cette rupture est irréparable, et sans doute n'est-il pas historien celui qui n'a pas la claire conscience de cette transmission brisée. Alors lui faut-il inventer, ou

1. Hannah Arendt, *Walter Benjamin, 1892-1940*, traduit de l'anglais par Agnès Oppenheimer-Faure et Patrick Lévy, Paris, Albin, 2011, p. 106.

réinventer, un nouveau style de rapport au passé. On peut nommer « cirabilité » cette disposition du passé à venir cribler de ses éclats notre présent, à l'inquiéter en l'éloignant de cette « fausse paix » dans laquelle on risque toujours de s'affaisser. Alors les perles de ce chasseur des profondeurs ne sont pas seulement des citations brillantes, mais des bribes du temps où s'étincellent, par effraction, des lueurs d'avenir. Les collecter pour les donner à voir, voici ce que l'on propose d'appeler ici : écrire l'histoire des futurs du passé.

Pas de panique, c'est beaucoup plus simple qu'on ne l'imagine. Le geste du pêcheur de perles est celui, modeste et obstiné, du petit garçon que fut Walter Benjamin, lorsqu'il accumulait dans ses tiroirs des cartes postales, des dos d'enveloppes, des listes, des photos légendées, des papiers collés et des jouets russes. La collection est toujours pour Benjamin une insurrection enfantine contre l'ordre du monde. Il classe, il fiche, il recopie, il marque de sigles minuscules, mais tout ceci pour alimenter « la protestation obstinée contre le typique, contre le classifiable<sup>2</sup> ». Car, dit-il ailleurs, « dans mon esprit

2. Walter Benjamin, *Enfance. Éloge de la poupée et autres essais*,

il importait moins de maintenir le neuf que de renouveler l'ancien<sup>3</sup> ».

Voici pourquoi nous ne pouvons plus, depuis Walter Benjamin, nous reconnaître dans l'optimisme historiciste des érudits qui, tel le collectionneur Eduard Fuchs, pensent avoir ramassé le passé « une fois pour toutes dans les granges du temps présent<sup>4</sup> ». La « certitude des bienfaits de la récolte » est celle, méthodologique, de l'historien feignant de croire qu'il suffit d'accumuler des traces du passé pour contribuer au progrès de la connaissance historique. Mais c'est aussi celle, politique, du « pathos démocratique de 1830 » qui espère dans le progrès tout court. Ce qui est en jeu ici : rien moins que la texture du temps qui déjoue toute application mécaniste de la causalité en histoire, l'historicisme postulant l'existence d'un « temps homogène et vide », celui-là

traduit de l'allemand par Philippe Ivernel, Paris, Payot & Rivages, 2011, p. 153.

3. Idem, *Enfance berlinoise*, traduit de l'allemand par Jean Lacoste dans *Sens unique*, précédé d'*Enfance berlinoise* et suivi de *Paysages urbains*, Paris, Maurice Nadeau, 1988, p. 106.

4. Idem, *Eduard Fuchs, le collectionneur et l'historien*, traduit de l'allemand par Olivier Mannoni, dans *Sur le concept d'histoire*, Paris, Payot, 2013, p. 106.

même que refusent les thèses *Sur le concept d'histoire*. Parce qu'écrire l'histoire « ne signifie pas le reconnaître "tel qu'il a réellement été" » mais « s'emparer d'un souvenir tel qu'il apparaîtrait en un éclair à l'instant d'un danger », saura seulement écrire l'histoire celui qui « a le don d'allumer dans le passé l'étincelle d'espoir qui en est pénétrée »<sup>5</sup>.

Que l'on songe, par exemple, à ce que la pensée politique de Cornelius Castoriadis a fait de l'expérience démocratique athénienne, et ce qu'en retour lui fait la Grèce. Il ne s'agissait nullement pour lui, en se penchant vers les commencements, de faire fiction des origines. On ne s'intéresse pas aux Anciens pour chercher ses Anciens, à la manière des généalogistes qui se choisissent des Ancêtres. Il ne s'agit pas d'avantage de faire retour, ou de renouer avec je ne sais quelle tradition. Castoriadis ne cherche pas dans le passé des modèles à imiter ou une origine à rejoindre, mais ce qu'il appelle des « indices de possibilité », c'est-à-dire l'attestation qu'il a existé dans l'histoire une possibilité — en l'occurrence ici l'autonomie politique de l'auto-institution — qui doit pouvoir être réactivée sous une autre forme.

5. Idem, *Sur le concept d'histoire*, p. 60 (thèse VI).

Cette pérennité virtuelle de certains accomplissements historiques, Castoriadis l'appelait « germinal » — et en ce sens, la démocratie grecque était germinale et non paradigmatique. Voici pourquoi il pouvait lire Thucydide et sa *Guerre du Péloponnèse* comme un classique où Athènes figure bien non pas le point d'arrivée mais le point de départ du récit. « Ce point de départ — ce qui est étrange pour la pensée en général et pour la pensée politique en particulier — est actif, il a en quelque sorte une vie propre : il en est de la réalité politique athénienne comme d'un grand texte philosophique ou d'une grande musique, vous pouvez revenir interminablement dessus et y trouver toujours autre chose<sup>6</sup>. »

Sans doute n'est-on pas loin ici de Hannah Arendt et de sa capacité d'appropriation philosophique de l'histoire, qui n'est rien d'autre, au fond, qu'une philosophie pratique de l'agir humain. Et si l'on nous demande à quoi sert l'histoire, au moins pourra-t-on s'accorder sur cette définition

6. Cornelius Castoriadis, *Thucydide, la force et le droit. Ce qui fait la Grèce*, 3. *Séminaires 1984-1985* (« La création humaine », IV), éd. Enrique Escobar, Myrto Gondicas et Pascal Vernay, Paris, Seuil, 2011, p. 181.

simple, ni béate ni désespérante : l'histoire est l'art de se souvenir de ce dont les hommes sont capables<sup>7</sup>. Du meilleur et du pire, évidemment, et toujours en situation. On en pourrait trouver mille exemples, et pas seulement dans les livres des historiens. Je pense en ce moment à une page sublime du *Sergent dans la neige* de Mario Rigoni Stern : après avoir décrit les atrocités souffrances de cette autre retraite de Russie que fut celle des soldats italiens égarés sur le front de l'Est de la Seconde Guerre mondiale, cet écrivain éperdu de fraternité raconte ce jour où, hébété de faim et de froid, il poussa sans y penser, et comme en désespoir de cause, la porte d'une isba où des femmes et des soldats russes partagèrent avec lui leur repas sans dire un mot, puis le laissèrent repartir. « C'était tellement simple. Et les Russes étaient comme moi, je le sentais. Dans cette isba venait de se créer entre les soldats russes, les femmes,

7. Carole Widmaier, *Fin de la philosophie politique ? Hannah Arendt contre Leo Strauss*, Paris, CNRS, 2012. Ce paragraphe, et celui qui précède sur Castoriadis, s'inspire des propos de Carole Widmaier et Paulin Isnard lors d'une séance d'un séminaire que j'avais organisé avec ce dernier le 16 mai 2017 sur le thème « Le politique comme "forme de vie" : autour de la cité grecque » (accessible en ligne sur le site du Collège de France).

les enfants et moi, une harmonie qui n'avait rien d'un armistice. C'était quelque chose qui allait au-delà du respect que les animaux de la forêt ont les uns pour les autres. Pour une fois, les circonstances avaient amené des hommes à savoir rester des hommes. Qui sait où se trouvent à présent ces hommes, ces femmes, ces enfants. J'espère que la guerre les a tous épargnés. Tant que nous vivrons, nous nous souviendrons, tous tant que nous étions, de notre façon de nous comporter. Surtout les enfants. Si cela s'est produit une fois, ça peut se reproduire. Je veux dire que cela peut se reproduire pour d'innombrables autres hommes et devenir une habitude, une façon de vivre<sup>8</sup>. »

Si le passé à autorité sur nos vies, ce n'est pas parce qu'il les encombrerait du poids de la tradition. C'est parce qu'il élargit notre expérience, ou mieux, parce qu'il relance sans cesse l'idée d'expérience et, ce faisant, la rend possible à nouveau. Écrire l'histoire de ces futurs du passé revient à s'ouvrir à d'autres vies que la nôtre et à comprendre que les vies des autres ne sont pas plus

8. Mario Rigoni Stern, *Le sergent dans la neige* [1954], traduit de l'italien par Noël Calef, Paris, Denoël, 1954, rééd. 10/18, 1995, p. 163-164.

simples, ou plus facilement assignables à quelques catégories bien tranchées, du seul fait qu'elles sont lointaines ou anciennes. Ce sont d'autres vies qui, pour avoir été vécues, peuvent l'être à nouveau – et redisons-le encore une fois, pour le meilleur et pour le pire. Il y aurait donc bien deux manières de nier l'historicité : en abolissant tout héritage et en niant le passé au nom de l'arrogance du présent, mais aussi en s'en remettant corps et âme à la perpétuation de la tradition, puisque, dans une perspective benjaminienne, la fidélité à la tradition est, en soi, une catastrophe.

La notion d'expérience est sans doute celle qui parvient le mieux à nouer les deux fils permanents du festival L'histoire à venir qui nous a réunis, nous réunira à nouveau, et rassemble ici même les textes de ce volume : l'écriture de l'histoire d'une part, les rapports entre histoire et démocratie d'autre part. Dans les deux cas, il s'agit bien de *rappeler le passé*. Rappeler le passé, non pour le réciter, ni pour s'adonner sagement à son devoir de mémoire, mais bien pour le ressaisir, et y réactiver une puissance de convocation qui fait venir le passé dans le présent. Le rappeler à soi, sans pour autant, et c'est le plus difficile, le ramener à soi – au sens où l'on dit de quelqu'un

qui voudrait à la fois s'abriter et s'afficher qu'il ramène la couverture à soi. Tel est, faut-il le rappeler, l'usage le plus banal de l'histoire, art de la célébration des pouvoirs et de ceux qui les flattent avant d'être technique d'émancipation pour qui travaille à n'être pas tellement gouverné par ces mêmes pouvoirs<sup>9</sup>. On dira sans doute que ralen-tir l'oubli est la tâche la plus banale, mais aussi la plus impérieuse, des historiens – dire qu'ils doivent rappeler le passé est une manière de les ramener à cette exigence enfantine et butée qui est également celle, on l'a vu, de la collection. Mais elle renvoie aussi à la dimension poétique de l'activité historique, qui seule est capable d'inventer de manière prévenante et désœuvrée ce qui est bien plus qu'une remontée vers le passé.

Ainsi Frédéric Boyer, dans *Rappeler Roland*, qui ramène la figure héroïque de la *Chanson de Roland* dans un aujourd'hui obsédé par la guerre. Cet appel d'un récit très ancien a inévitablement la force de l'invention, et prend d'une certaine

9. Pour reprendre l'expression de Michel Foucault : « Et je proposerais donc, comme toute première définition de la critique, cette caractérisation générale : l'art de n'être pas tellement gouvernés », dans *Qui est-ce que la critique ?*, éd. Henri-Paul Fruchaud et Daniele Lorenzini, Paris, Vrin, 2015, p. 37.

manière la forme de la reconstitution. Notons au passage que cette manière de faire de la littérature une pratique de l'hospitalité, qui consiste à façonner le lieu où le passé se rappelle à notre souvenir, implique aussi une éthique de la traduction, entendue comme réciprocité. Un texte ancien est reçu, ou accueilli, dans la langue contemporaine qui se trouve transformée par cet appel. Autrement dit, traduire un texte ancien, c'est tenter de restituer ce que l'irruption du passé fait à notre présent. Voilà où est la bataille véritable : « Avoir perdu son passé, ce qui est passé et qui n'existe pas, qu'est-ce que cela peut vouloir dire ? Et si la question était, bien davantage encore, que tout passé n'existe que dans le combat que nous osons lui livrer<sup>10</sup>. » Nous serions alors issus du passé, oui, mais « de quel passé, sinon celui que nous racontons au présent ? »

Il faudrait pouvoir jouer, malicieusement, avec cette exigence. Malicieusement, c'est bien le mot, car le comique de ce titre, *Rappeler Roland*, n'est évidemment pas involontaire ; il permet de se prémunir de tout ce qu'une telle ambition historique comporte inévitablement de grandiloquent. Je

10. Frédéric Boyer, *Rappeler Roland*, Paris, P.O.L., 2013, p. 293.

songe ici à un article de Bruno Latour ironiquement intitulé « Le rappel de la modernité ». L'auteur de *Nous n'avons jamais été modernes* — que certains prennent pour désinvolte quand il est seulement méthodiquement inventif — signale à notre attention que lorsqu'une entreprise a lancé sur le marché un produit dont elle se rend compte qu'il est défectueux, elle dit également qu'elle le *rappelle*. Et elle le fait à grand renfort de publicité, pour convaincre les consommateurs qu'elle est soucieuse de la qualité des biens. L'anthropologie symétrique prônée par Bruno Latour consiste à historiciser notre propre point de vue, à le dénaturaliser, mais non à le détruire ou l'abdiquer. « Rappeler la modernité pour les Européens ne peut pas vouloir dire qu'ils en abandonneraient l'ambition, mais, au contraire, qu'ils sont conscients, enfin, de leur responsabilité<sup>11</sup>. »

Voici donc ce qui nous réunit, une inquiétude sans doute, à la fois joyeuse et déterminée, de celles qui lancent en avant, une inquiétude où se mêlent l'envie de prendre ses responsabilités et le désir de défendre un certain régime de vérité, et qui

11. Bruno Latour, « Le rappel de la modernité — approches anthropologiques », *ethnographiques.org*, n° 6, 2004 [en ligne].

de ce fait, loin de paralyser l'action par le doute, arrache aux quietudes de la « fausse paix » où s'étiolent les volontés collectives. S'agit-il d'inventer l'histoire à venir ? Oui sans doute, mais il faudrait alors comprendre cette opération dans le sens médiéval de l'*inventio* : creuser le sens, y aller chercher les traces, ou les vestiges, c'est-à-dire les empreintes que le temps fait dans les choses. De là sans doute l'attention portée par la saison inaugurale de notre festival à la question de la donnée, « du silex au Big Data ». Car l'histoire à venir est moins à espérer qu'à constater. Elle réclame de l'attention davantage que de la spéculation, elle attend simplement que l'on constate son existence, qu'on la considère surtout — et qu'on veuille bien considérer qu'elle existe déjà, pas nécessairement aux endroits où on l'attend le plus, pas toujours chez ceux que l'on célèbre à hauts cris, pas systématiquement dans les espaces les plus légitimes, mais de manière frêle, discrète, fragile, fugace. Relever ces traces exige de la patience et de la modestie, un certain engagement dans le parti pris des choses, de la méthode et de la fantaisie — car il faudra bien, ultimement, imaginer tous ces récits, non pour les fabuler mais pour qu'ils fassent image.

En veut-on une, justement, de ce que l'on avance ici ? Voici Cola di Rienzo, à Rome, au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle. Fils d'un tavernier et d'une lavandière, notaire et fin lettré, Cola di Rienzo incarne avec éclat les possibilités qu'offrent les sociétés urbaines de l'Italie communale intensément scolarisées, faisant de l'accès au savoir l'un des principaux ressorts d'ascension sociale. « Personne comme lui ne savait lire les antiques épitaphes. Il traduisait en langue vulgaire toutes les inscriptions antiques et interprétait avec justesse les antiques épitaphes », écrit de lui l'Anonyme romain de la *Cronica* — nous dirions aujourd'hui qu'il est habile épigraphiste<sup>12</sup>. Regardez-le partir en quête des inscriptions des ruines de Rome, au moment où la ville, privée de la présence des papes, est livrée à l'appétit des barons. Les vestiges antiques la parsèment, dans le centre, mais aussi très au-delà de la dernière maison médiévale, marquant la spectaculaire disproportion avec ce que fut le monstre urbain de l'*Urbs* au

12. L'Anonyme romain, *Chronique. Rome, le temps, le monde et la révolte de Cola di Rienzo*, traduit du dialecte romain par Jacqueline Malherbe-Galy et Jean-Luc Nardone, Toulouse, Anacharsis, 2015, p. 179 (je reprends ici quelques éléments de mon introduction, p. 5-34).

temps de sa splendeur antique. Parcourant ses décombres, Cola di Rienzo est le piéton de la décadence de Rome. Et puisqu'il sait déchiffrer le langage des ruines, Cola entend les reproches qu'elles lui font.

Ces reproches, Cola entendait bien les faire résonner aux oreilles des Romains, eux qui ne savaient pas lire, dans les vestiges de leur propre grandeur, les futurs du passé. Voici ce qu'il déclara en ce jour de 1346 où, dans la basilique Saint-Jean-de-Latran, « il exhorta le peuple avec un beau discours en langue vulgaire », discours que doublaient les « figures » allégoriques qu'il avait fait peindre. Par les mots comme par les images, il s'agissait bien alors de traduire, donc de rendre visible et disponible, « une grande et magnifique plaque de métal gravée de lettres antiques que nul ne savait lire ni interpréter »<sup>13</sup>. Cette plaque est la *Lex regia*, ou *Lex de imperio Vespasiani*. Or que disait l'inscription gravée dans le bronze que Cola, seul, parvenait à déchiffrer ? Que le sénat

13. *Ibid.*, p. 162. Voir aussi, sur ce « *one man show* de Cola à Saint-Jean-de-Latran », Jean-Claude Maire Vigueur, *L'autre Rome. Une histoire des Romains à l'époque communale (XI<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècles)*, Paris, Tallandier, 2010, p. 459.

déléguait à l'empereur sa souveraineté ; c'est donc bien que celle-ci demeurerait d'origine populaire. Or, ce que le peuple avait confié à l'empereur, à tout moment il pouvait le reprendre — tel était donc le message politique que Cola di Rienzo relevait aux yeux de tous, dans une géniale mise en scène de politique archéologique. Car le pape Boniface VIII avait retourné la plaque de bronze pour servir de table d'autel dans sa basilique du Latran<sup>14</sup>. En la redressant face au peuple, Cola di Rienzo la désacralisait en même temps qu'il restaurait sa lisibilité.

Le miroir que Cola di Rienzo opposait à ses concitoyens était sans doute ambigu. Était-ce la Rome républicaine ou la Rome impériale qu'il leur demandait d'admirer ? Telle fut sa tragique ambiguïté, qui précipita certainement son échec politique. Reste, pour nous, ce geste, qui manifeste avec un éclat inentamé ce que peut l'histoire dès lors qu'elle se préoccupe de relever les promesses non tenues qui gisent au pied des hommes, rabaisées mais toujours disponibles. Le geste de Cola di Rienzo, renversant la table d'autel de

14. Tommaso di Carpegna Falconieri, *Cola di Rienzo*, Rome, Salerno, 2002, p. 62.